

**ÉTUDE SUR LES MIGRATIONS DES TRIBUS
BERBÈRES AVANT L'ISLAMISME.**

(Voir le n° précédent de la *Revue*).

I.

Les auteurs modernes qui ont écrit sur l'ancienne Afrique, se sont peu occupés de l'histoire des tribus du pays. Toute leur attention s'est portée sur les villes, dont ils se sont attachés à déterminer la position et l'importance. A peine le savant traducteur de Mannert a-t-il écrit quelques lignes sur ce sujet, pourtant si fécond ; et c'est tout au plus si un savant, citant, dans ses travaux, quelque antique tribu, a parfois essayé d'en fixer la demeure. Effrayés par les maigres nomenclatures des géographes anciens, nos auteurs ont désespéré de tirer de leur étude des renseignements satisfaisants : aussi, a-t-on, peu à peu, fini par admettre ou supposer que les Berbères actuels sont les fils directs des anciens Numides, et un auteur contemporain a-t-il même avancé que toutes les révolutions du pays se sont bornées à de simples changements de nom.

Cette solution, dénuée, d'ailleurs, de preuves, est en contradiction avec l'ensemble des faits de l'histoire d'Afrique et reçoit même, de certains passages des auteurs anciens, d'éclatants démentis. Le pays Africain, au contraire, a sans cesse été agité par les invasions successives des peuples du désert dans les régions du Tell. Aujourd'hui, comme autrefois, ces habitants du désert sont des nomades parcourant avec leurs troupeaux d'immenses territoires, s'enfonçant, pendant l'hiver, dans les solitudes méridionales, parsemées alors de pâturages, puis, quand les ardeurs du soleil d'été commencent à brûler les herbes des steppes, ramenant leurs troupeaux vers les régions toujours verdoyantes du Tell. Malgré l'amour si vanté de ces peuples pour leur genre de vie et leur indépendance, ils considèrent d'un œil jaloux les fraîches vallées des pays cultivés, et comparent, avec envie, leur vie d'activité, de misère et de combats, à l'existence plus tranquille et plus luxueuse de leurs voisins du nord. Aussi, chaque fois que ces riches contrées furent habitées par un peuple peu habitué à la guerre, par un gouvernement faible et timide, a-t-on vu les

Nomades lancer sur les frontières leurs hordes barbares, pour piller le pays, d'abord, pour s'y établir, ensuite. Presque toujours vainqueurs, après des luttes parfois très-longues, ils dépossédaient les vaincus, se civilisaient et s'amollissaient en quelques générations, et étaient plus tard détruits, à leur tour, par d'autres hordes qui s'étaient formées à leur place dans le désert, le plus souvent de leurs débris.

C'est ainsi, qu'aux derniers jours du 3^e siècle de l'hégire, nous voyons les Miknaça, venus des déserts du Déra, s'emparer des plaines de Fez, sur les Idricides, et être, cent ans après, dépossédés, à leur tour, par les Mar'raoua (390). En même temps (vers 350), les Sanhadja se jetaient dans l'Est sur le Titeri et y construisaient, comme marque de leur domination, les villes d'Achir, d'Alger, de Médéa et de Miliana. — A l'ouest du Titeri, une révolution semblable donna aux Ouemannou et aux Hounir la possession des vallées du Chélif et de la Mina, pendant que les Zanaga Almoravides, venus des rives du Sénégal, fondaient Maroc et s'emparaient des royaumes de Fez et de Tlemcen (450). Une réaction des montagnards du Deren, contre les Nomades, soumit toute l'Afrique du Nord aux Khalifes Almohades, mais ce ne fut pas pour longtemps. C'est alors qu'apparurent les Ouacin, grande fraction de race zénatienne. Devenus maîtres des déserts Africains, depuis l'Atlantique jusqu'au Zab, ils se jetèrent tous ensemble sur le Tell et se le partagèrent. Pendant que les Toudjin s'emparaient du Sersou, les Abd el-Ouad fondèrent, à Tlemcen, l'empire des Beni Zeyan, et, les Mérinides, détronant les derniers Almohades, leur enlevèrent Fez, Maroc et les immenses régions du Mar'erb el-Aksa (614).

Mais, l'établissement des Ouacin dans le Tell avait laissé le désert sans habitants. Dans leurs campements abandonnés, put, à son tour, se répandre une autre race de Nomades. Ceux-ci étaient des Arabes. Lancés sur l'Ifrikia, par les khalifes du Caire (450), ils s'étendirent, peu à peu, vers l'Ouest, jusqu'aux rives de l'Océan, s'y multiplièrent à l'infini, puis, quand les derniers Berbères se furent affaiblis dans des querelles intestines, ils s'avancèrent tous ensemble sur les pays cultivés (750), et, par une lente mais irrésistible invasion, s'emparèrent des plaines de ces régions. Entre toutes, cette invasion a été remarquée par nos historiens, parce que, cette fois, vainqueurs et vaincus n'étaient pas de même race, que l'élément Arabe succédait à

l'élément Berbère ; mais, à cette circonstance près, cet événement ne diffère par aucun caractère des émigrations armées qui l'avaient précédé. D'ailleurs, ce ne fut pas la dernière invasion qui ait ensanglanté le pays, et l'étude des historiens postérieurs nous montre que, depuis le 12^e siècle, les envahisseurs Arabes du Tell ont été plus d'une fois refoulés et, parfois, détruits par les tribus de leur race, qu'ils avaient laissées dans le désert.

Tous ces faits nous ont été transmis d'une manière certaine par les historiens des temps islamiques de l'Afrique ; il est évident que telle dut être aussi la marche des événements dans les temps antérieurs. Si donc, en comparant deux auteurs payens d'époques diverses, on remarque dans leurs listes des noms différents, il faut admettre, non pas que les tribus du pays ont, dans l'intervalle, changé de dénominations, mais qu'elles ont été remplacées par d'autres peuplades, qui les ont dispersées ou détruites. Mais, d'ailleurs, ce n'est pas l'analogie seulement qui doit nous dicter cette conclusion : l'histoire même de l'antiquité, si avare de détails qu'elle soit à cet égard, nous a conservé des indications précises et incontestables d'invasions de ce genre, et Pline, par exemple, nous apprend que les Maurousiens et les Massésyliens furent détruits par les Autololes et les Banioures, peuples Gétules, venus, par conséquent, du désert, qui s'emparèrent, comme on le voit par la géographie de Ptolémée, du territoire des vaincus. Cet exemple ne serait pas le seul que nous pourrions citer ; les autres trouveront leur place dans la suite de cette étude. Pour le moment, nous avons voulu prouver seulement que les Berbères actuels sont nouveaux dans le Tell Africain, et qu'ils sont les successeurs bien plus que les descendants des Numides de Syphax et de Massinissa.

Ces mouvements du Sud au Nord, d'ailleurs, ne sont pas les seuls que nous ayons remarqués en Afrique. Dans le désert même il y eut des bouleversements importants. Ceux-ci eurent presque toujours pour cause le rapide accroissement de quelque tribu puissante, qui, se trouvant bientôt à l'étroit dans ses premières limites et forcée de s'étendre pour vivre, se jetait sur ses voisins et les refoulait dans toutes les directions. Ces refoulements inégaux, selon que la résistance qui leur était opposée était faible ou puissante, déterminaient des ondes irrégulières de déplacement, qui se transmettaient, de proche en proche, aux populations Africaines. Aussi, l'histoire nous montre-t-elle sans cesse les tribus

poussées, çà et là, dans le désert, comme des navires ballotés par les vagues de l'Océan, jusqu'au moment où, renonçant à la vie errante, elles allaient s'échouer sur quelque région fertile du pays des céréales.

Au milieu, cependant, de tous ces déplacements confus, de ces migrations en tous sens, de ces tempêtes furieuses, l'œil de l'historien, embrassant l'ensemble des faits, distingue un mouvement général et persistant, qui porte sans cesse les tribus Orientales vers les régions de l'Occident, du bord des Syrtes aux rivages les plus éloignés de l'Océan Atlantique. Ce mouvement, dont la cause nous échappe, ne s'est arrêté qu'à la fin du moyen-âge, vers le 16^e siècle de l'ère chrétienne.

Ce sont là, on le voit, des faits pleins d'intérêt et dont, certes, le récit méritait de nous parvenir en détail. Malheureusement, nous n'avons, pour les déterminer, que d'arides et sèches nomenclatures auxquelles même on ne peut toujours accorder une entière confiance. Ce manque de renseignements, nous l'avons dit, a rebuté les historiens. Cependant, bien étudiés, les documents que nous a laissés l'antiquité ont leur valeur et suffisent, peut-être, pour nous révéler l'histoire générale du pays et la marche synthétique des événements. C'est cette tâche que nous allons entreprendre, satisfaits, si nous y échouons, d'avoir montré qu'il y a là un vaste champ de recherches peu exploré jusqu'à nous.

Nous diviserons cette étude en quatre périodes :

Dans la première, qui s'arrêtera au siècle d'Auguste, nous rechercherons quelles furent les premiers habitants connus de l'Afrique, et comment les Nomades des Syrtes arrachèrent aux Massésyliens les riches cantons du Tell. — Nous n'aurons guères à parler que des populations de l'Est. — Néanmoins, suivant pas à pas les traces de Polybe, nous irons retrouver, sur les bords de l'Atlantique, les Gétules et les Pérorses, dont Salluste devait faire, plus tard, la descendance de l'armée d'Hercule.

Dans la deuxième période, l'empire Massylien, fondé par l'aide de Rome, a été renversé, à son tour, par son ambitieuse alliée. Les royaumes Mauritauiens, épuisés aussi par des guerres étrangères et intestines, se sont écroulés en même temps. Profitant de leur épuisement, les tribus du désert se jettent, comme d'un seul accord, sur les frontières du pays cultivé. Sous cette immense invasion, Rome elle-même, dans la force de sa puissance, ne parvient pas toujours à conserver ses provinces. Cette période finit

au siècle des Antonins, alors que Ptolémée écrivait son immortel ouvrage.

Ce n'est pas que les mouvements s'arrêtent dans les temps suivants, nous verrons, au contraire, les *Seli* refouler leurs voisins vers l'Orient, et ce mouvement, commencé près des Syrtes, agiter encore les tribus de la Malva. Plus tard, une autre invasion aura lieu encore, mais celle-ci se dirigera du Sud au Nord, ayant pour moteurs les Quinquégentiens et les Babares. Vainqueurs des Indigènes et des Romains, ces peuples s'empareront de la Sitifienne et forceront Dioclétien Auguste à resserrer la zone de l'occupation Impériale.

Puis, la domination Romaine s'éteindra, à son tour, ne gardant plus de ses antiques conquêtes que la Carthaginoise et quelques villes maritimes. Les Vandales viendront alors, puis les Grecs de Byzance; dès-lors, l'Afrique sera redevenue libre, et les tribus mêmes de la Zeugitane, victorieuses des généraux de Justinien, ne reconnaîtront plus aux gouverneurs grecs d'Afrique qu'une suzeraineté nominale. Quelques déplacements encore auront lieu pendant cette époque; mais, ils perdent tout intérêt devant le grand mouvement qui se prépare. Des rives de la mer Rouge, les Arabes se jettent sur la Berbérie, et, dans de rapides expéditions, pénètrent, avec Okba ben Nafé, jusqu'aux régions les plus reculées du Sous.

1^{re} PÉRIODE : — AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

II.

Les premiers habitants de l'Afrique portaient, au dire d'Hérodote, le nom de Libyens (*Libuoi*), qui doit, en effet, remonter à une haute antiquité, puisque nous le trouvons aussi dans la Genèse sous la forme de *Lebahim*; mais ce nom ne s'appliquait réellement qu'aux tribus qui s'échelonnaient des bords du Nil aux colonies Phéniciennes de Carthage et d'Utique. Ces premiers occupants du sol étaient « des nomades se nourrissant de la chair et du » lait de leurs brebis, habitant des cabanes tressées de joncs et » d'asphodèles (1). » Leurs coutumes particulières étaient celles de barbares à peine effleurés par les civilisations voisines de

(1) Hérodote.

Thèbes, de Cyrène et de Carthage. « Les uns ne reconnaissaient » aucun roi, n'avaient aucune notion de justice, ne vivaient que » de brigandages, pillaient les caravanes et emportaient leur butin dans leurs repaires ; d'autres obéissaient à des rois et menaient une vie moins grossière et moins éloignée de toute civilisation (1). » Ces nomades étaient toujours en mouvement et en guerre pour des questions de pâturage ou pour des motifs de vengeance. Les plus forts s'attaquaient aux plus faibles pour les soumettre et leur faire payer l'impôt. « Leurs rois, dit Diodore, » n'avaient pas de villes sous leur obéissance, mais seulement » des tours où ils renfermaient leurs richesses ; tous les ans, ils » sommaient les peuplades tributaires de faire leur soumission, » traitant en amies celles qui obéissaient et poursuivant comme » rebelles celles qui s'y refusaient (2). »

Parfois, lorsque de grands dangers menaçaient l'indépendance générale du pays, quand il s'offrait quelque magnifique occasion de pillage, toutes ces tribus s'unissaient en un seul corps et se mettaient sous les ordres d'un seul chef, C'est ainsi qu'Inaros et Amyrtée purent, en 462, envahir l'Égypte avec 300,000 hommes, moins pour arracher ce pays à la domination des Perses, que pour y dominer eux-mêmes. Mais, une fois ces puissants intérêts disparus, la ligue se brisait et les tribus, fractionnées de nouveau, recommençaient leurs luttes intestines.

On ne voit guères que les Libyens aient profité de l'exemple de leurs voisins civilisés, Égyptiens, Grecs, Phéniciens, autrement que pour leur emprunter des armes et des pratiques de guerre. Cependant, vers l'an 540 avant J.-C., les nomades Barcéens fondèrent, avec des exilés de Cyrène, une ville à laquelle ils donnèrent leur nom et qui devint la résidence de leurs rois indigènes. Mais cette tentative n'eut pas d'imitateur.

Notre dessein n'est pas de nommer tous les peuples qu'Hérodote et les auteurs des siècles suivants ont cités dans leurs ouvrages. Cette longue énumération de tribus, qui bien souvent n'apparaissent qu'une fois dans le cours des siècles, deviendrait bientôt monotone et fastidieuse et ne nous apprendrait rien sur les mouvements des populations dont nous avons entrepris de raconter l'histoire. Nous nous bornerons donc, dans le cours de cette étude,

(1) Diodore.

(2) Diodore.

à noter les peuplades qui ont joué un rôle dans ces événements ou dont les noms peuvent être comparés, avec quelque certitude, à ceux des tribus dont Eben Khaldoun et les géographes musulmans nous ont laissé la liste.

III

Aux temps d'Hérodote, les confins de l'Égypte étaient occupés par une puissante tribu, nommée les Adyrmachides, qui s'étendait le long de la mer jusqu'à mi-chemin de Cyrène. Au Sud de ses demeures, se trouvait un désert peuplé de bêtes féroces (1), et, au-delà, l'oasis d'Hammon au milieu des sables.

Au-dessus de Cyrène et de Barcé, sur le plateau qui domine ces deux villes, vivaient les *Asbystes*, à l'Est, et, à l'Ouest, les *Auskhyses*, avec la petite tribu des *Kabales*. Hérodote ne nous parle pas des Barcéens. Sans doute, à cette époque, les quelques nomades de leur race dépendaient de la ville qu'ils avaient fondée.

A l'ouest de la Cyrénaïque et sur les bords de la grande Syrte, habitaient les *Nasammons*, nation puissante, qui avait fondé, jadis, la ville célèbre d'Hammon, voisine de l'Égypte; c'est du moins ce qu'indiquent leurs noms *Nas Ammon*, *Mes Ammon*, qui signifient, l'un en arabe, l'autre en berbère, les gens ou les fils d'Ammon. — Quoi qu'il en soit, cette grande tribu, au temps d'Hérodote, avait abandonné sa première demeure, n'y laissant que quelques fractions, qui paraissent dans l'histoire sous le nom d'Ammoniens, et elle était venue habiter les rives de la Syrte après la ruine des Psylles, anciens maîtres de ce territoire. — Pendant l'été, laissant ses troupeaux sur le bord de la mer, elle s'avancait vers le Sud et allait récolter, dans le canton des Augyles, les dattes que cette région produit en abondance. Hérodote ne dit pas que les Augyles fussent les vassaux des Nasammons, mais ce passage le prouve assez; et, d'ailleurs, l'histoire de l'Afrique toute entière nous montre les habitants sédentaires des oasis, sujets des nomades des déserts environnants.

Avant l'arrivée des Nasammons dans la région des Syrtes, ces pâturages avaient été le domaine des Psylles. — Hérodote nous a conservé le récit que lui ont fait les Libyens de la ruine de cette peuplade: « Le vent du Midi, lui contèrent-ils, avait, « de son souffle, desséché toutes les citernes (toute leur contrée,

» située en dedans de la Syrte, est dépourvue d'eau); ayant donc
» tenu conseil entr'eux, ils résolurent, d'un consentement unanime,
» nime, d'aller faire la guerre au vent du midi: mais, quand ils
» furent arrivés au milieu des sables, ce vent les y ensevelit,
« Quand ils eurent péri, les Nasammons s'emparèrent de leur
» territoire. »

Quoi qu'en dise l'historien grec, les Psylles ne périrent pas tous. Nous les retrouverons même dans les siècles postérieurs; mais, il est probable que leurs débris, subjugués par les Nasammons, perdirent pour longtemps leur importance politique.

A l'ouest des Nasammons, habitaient les *Makes*, sur le fleuve *Cinyps*; puis les *Gindanes*, ayant entr'eux et la mer les *Lotophages*, peuple peu authentique, dont le nom, tout-à-fait grec, semble avoir été emprunté par Hérodote à l'Odyssée du vieil Homère, puis, jusqu'au lac Triton, d'autres tribus encore, dont les noms ne méritent pas de sortir de l'oubli.

De l'autre côté du lac, se trouvaient les Maxyes, qui se prétendaient issus des Troyens, selon le dire, du moins, d'Hérodote; mais c'est là encore un souvenir apocryphe des poèmes de la Grèce; ces peuples étaient sédentaires, ce qui laisse à supposer qu'ils avaient été jadis les premiers habitants du pays. — A côté d'eux, vivaient les *Zaouèkes* et les *Zygantes*, qui, sans doute, ne formaient qu'un même peuple, dont le nom se sera présenté à l'historien sous deux formes différentes, reconnaissables toutes deux dans le mot musulman *Zouagha*.

Revenons vers la haute Égypte. — Depuis cette région, les oasis du désert formaient, disait-on, une ligne d'étapes pour les caravanes des marchands d'esclaves. C'étaient: à dix journées de Thèbes, l'oasis d'Ammon, si fameux par son temple de Jupiter, que visita Alexandre-le-Grand; dix journées plus loin, l'oasis des *Augyles*, vassale des Nasammons de la grande Syrte; puis, au bout de dix jours encore, la ville et l'oasis de Garama, qui tiraient leur nom des *Garamantes*.

Ces Garamantes étaient une nation puissante, dont les hordes couvraient les déserts qui séparent le pays des Lotophages des sables brûlants du Midi. Ils poussaient fort loin leurs courses vers ces régions et y faisaient, au moyen de quadriges, la chasse des noirs habitants des cavernes (1). — Quant à la ville

(1) Hérodote.

de Garama elle-même, il semble que ce ne fussent pas les Garamantes qui l'habitassent, mais un peuple plus ancien, nommé par Pline *Gamphazantes*, et qui a laissé son nom au pays (*Phazanie*, aujourd'hui *Fezzan*). Ces Gamphazantes étaient, sans doute, alors et furent certainement plus tard les vassaux de leurs puissants voisins.

Au Sud de toutes ces peuplades blanches, habitaient des tribus noires : car, à cette époque, cette race humaine, n'avait pas été complètement repoussée au-delà du Sahara. Nous avons vu qu'il en existait sur les confins des Garamantes. Du côté de l'Égypte, ils s'avançaient plus au Nord encore, car il s'en trouvait à l'Ouest et au Sud de l'oasis d'Hammon.

A l'Est de Carthage et d'Utique se trouvaient aussi de nombreuses tribus ; mais les jalouses colonies Phéniciennes tenaient secrets tous les renseignements qu'ils pouvaient acquérir sur ces régions, domaine de leur commerce. — Il ne nous reste plus des récits de leurs voyageurs que la relation d'un voyage maritime accompli par Hannon dans l'Océan Atlantique ; encore ne parle-t-il que des villes et des ports de la côte et n'y cite-t-il qu'un seul nom de peuple (*Lixites*), et ce peuple lui-même semble n'être qu'une application aux habitants du nom du fleuve *Lixus*, qui arrosait leur territoire.

Au-delà du Lixus, enfin, vivaient d'autres peuplades qui parlaient un langage différent, et, plus loin encore, des populations noires. De ce côté comme vers l'Égypte, les nègres s'avançaient bien plus au Nord que dans notre siècle, puisqu'il s'en trouvait dans les montagnes où le Lixus prenait sa source, montagnes que nos géographes contemporains assimilent au Deren (Grand Atlas).

V.

Après Hérodote, viennent les guerres racontées par Diodore : Agathocle, roi de Syracuse débarque sur le territoire Carthaginois, que ses armées parcourent en tous sens ; mais le récit de ces expéditions offre bien peu de documents à la géographie. — A peine les Grecs nous ont-ils conservé deux noms de tribus. Ce sont les Zuphonæ, voisins de Carthage, qui ont laissé leur nom, sans doute, au mont Zar'ouan, situé dans ces cantons, et les Asphodélides, ainsi nommés, par les envahisseurs des productions du pays qu'ils habitaient.

On ne sait plus rien depuis jusqu'aux guerres puniques ; Polybe alors cite, près de Carthage, la tribu des *Micatanes*, fille sans doute des *Maxitans* de l'époque de Didon, puis les *Massésyliens*, sujets de Syphax, et enfin les *Massyliens*.

Pendant cette longue période, les tribus que nous avons nommées dans l'Ouest avaient été profondément remuées par les invasions. Un mouvement pareil à celui qui, dans le iv^e siècle de notre ère, précipita sur le monde romain les hordes germaniques et tartares, avait poussé du sud au nord des tribus jusqu'alors inconnues. Venus on ne sait d'où, les *Marmarides* avaient occupé les régions orientales qui touchent à l'Égypte et englobé dans leur domination, sans pourtant les détruire, les *Adyrmachides* d'Hérodote. Plus à l'Ouest, les *Samamykii* avaient enlevé les environs de Cydamus aux *Gindani* et refoulé ces derniers, sous le nom de *Nigintini*, jusqu'aux rives de la Syrte, où ceux-ci, avaient fait disparaître à leur tour les *Auses* et les *Machlyes*, anciens possesseurs du pays. — Du côté de Cyrène, les mêmes effets s'étaient produits : — pressées par l'invasion contre les rivages de la mer, les tribus, trop faibles pour rompre le cercle de fer qui les étreignait, avaient disparu sans laisser de traces. De ces vaincus, les uns avaient péri dans la lutte, les autres s'étaient dispersés dans les hordes victorieuses comme esclaves ou serviteurs ; les plus heureux s'étaient reformés en petites fractions isolées, qui, tout en conservant leur autonomie et le souvenir de leur race, avaient accepté la position de vassales, et avaient vu leur nom s'éclipser sous le nom plus illustre et plus éclatant des vainqueurs. Quelques tribus même avaient gardé leur indépendance ; mais les orages du temps les avaient déplacées, et elles vivaient, çà et là, dans les régions voisines de leur antique demeure.

Les *Psylles*, qu'Hérodote avait cru détruits, avaient repris, dans ces derniers temps, une certaine puissance, et l'on pense que ce furent eux qui envahirent le territoire des Carthaginois, sous le nom de *Massyli* (*Mas-Syli*, en berbère, fils des *Syles*), un peu avant la deuxième guerre punique ; toutes leurs fractions cependant n'avaient pas changé de demeure, et une grande nation continue à parcourir ses domaines originaires, où nous la retrouvons d'abord sous son ancien nom de *Psylli*, puis sous la dénomination, un peu altérée, de *Seli* (1).

(1) Nous ne nions pas que cette hypothèse, qui fait des *Psylles* les ancêtres

Les Massyli commencèrent leurs courses contre l'empire carthaginois un peu avant la deuxième guerre punique. A cette époque, les pays qui séparaient la Malva des États phéniciens, étaient occupés par les Massoesyli, grande nation nomade originaire des déserts où les anciens croyaient jadis que le Nil prenait ses sources, mais qui, depuis longtemps, avait englobé sous sa domination toutes les peuplades du Tell jusqu'au fleuve Bagradas. Le roi des Massoesyli était alors Syphax. Puissant et redouté, il avait enlevé aux Carthaginois, Siga (1), qui était devenue l'une de ses résidences. Cirtha était alors une de ses villes principales, la seule peut-être de ses immenses états qui eût une origine indigène ; encore portait-elle un nom phénicien (kerth, en carthaginois, la ville). Gala, roi des Massyles, attaqua à la fois Carthage et Syphax, et leur enleva des territoires ; mais bientôt il devint l'allié des Carthaginois, envieux de la puissance de Syphax et jaloux de lui susciter des embarras. Cependant, la deuxième guerre punique vint bientôt changer les rôles. Les Carthaginois, menacés par Rome, préférèrent l'amitié du puissant roi du Tell à l'alliance de Massinissa, chef contesté des nomades du désert. Ils attirèrent Syphax dans leur parti et l'entraînèrent dans leur ruine.

des Seli et des Massyli, ne paraisse, au premier abord, très-hasardée ; mais, outre que nous l'empruntons au savant traducteur de Mannert, nous ne l'avons pas adoptée sans de sérieuses probabilités.

Quoique l'histoire, en effet, ne le dise pas précisément, il est certain que les Massyli étaient originaires des régions Syrtiques. C'est là que, dans ses revers, s'enfuyait Massinissa, c'est là qu'il trouvait des renforts ; c'est de là qu'il s'élançait pour combattre ses concurrents et ses ennemis. — Le nom des Massyli, d'ailleurs, est identique à celui des *Macela*, fraction de la grande tribu des *Louata*, qui habitaient, au temps de Mahomet, non-seulement les bords des Syrtes, ancien pays des Pysilles et des Seli, mais encore les montagnes de l'Auras, où s'étaient retirés, lors de la ruine de leur empire, les débris des Massyli (a). De plus, c'est près de l'Auras que se trouve un monument fameux, nommé Medr'acen, dont on ne peut guères attribuer la fondation qu'à la dynastie royale des Massyles (b), ce qui tend à prouver que cette dynastie appartenait à la race de Madrès, et, dans cette race, à la tribu des Louata, la seule qui, selon les historiens musulmans, ait eu, avant l'islamisme, des établissements dans ces régions (c).

(a) Ptolémée.

(b) Voir les travaux de MM. Carette et Berbrugger.

(c) Ben Khaldoun.

(1) Mentionnée par Scylax comme comptoir *Carthaginois*, sous le nom de *Sigon*.

A la suite de la victoire de Zama, les Massyles s'établirent sans conteste dans la partie orientale du Tell numide, et refoulèrent les Massésyliens dans les régions occidentales. Là, Vermina, fils de Syphax, et son fils Archobarzanes, furent en lutte avec les rois des Maures riverains occidentaux de la Malva. Dans ces querelles incessantes, les Massésyliens perdirent leur dynastie et leur importance, et se concentrèrent dans les montagnes qui bordent, au Sud, la Siga (Tafna), où Ptolémée les retrouvera plus tard (1).

De l'autre côté de la Malva, habitaient les *Maures*. C'est, du moins, ainsi que les Grecs et les Romains nommaient les peuples si nombreux de la Tingitane. — Les plus voisins du fleuve, les plus puissants, sans doute, obéissaient à la dynastie des Bocchus, qui prit parti pour Massinissa contre Syphax et livra Jugurtha aux Romains. Ceux-ci lui cédèrent en récompense la partie occidentale du royaume numide, qui prit, sous la plume des auteurs latins, le nom de Mauritanie bogudienne. Cette dénomination, d'ailleurs, n'était pas plus fautive que celle de Numidie. Toutes deux étaient inconnues aux indigènes ; car l'une était phénicienne (*Mahurim*, Occidentaux), l'autre, grecque (*Nomades*, errants).

Il ne semble pas, d'ailleurs, que les indigènes aient porté un nom générique de nation ; ils ne se connaissaient que des appellations particulières de tribus. Polybe, qui, sur l'ordre de Scipion fils d'Emile, fit, sur les côtes mauritaniennes, un voyage d'exploration, nous a conservé quelques-uns de ces noms, et, en premier lieu, ceux des *Perorsi* et des *Phraourousiens*, pour lesquels Salluste ou tout autre inventa plus tard la célèbre tradition de l'armée d'Hercule. — Après eux, il cite d'autres peuples, parmi lesquels les *Daræ*, les *Daratites*, les *Salatites*, qui, sans doute, ne furent nommés ainsi par les Grecs que des fleuves qui traversaient leur territoire. Ces fleuves étaient le *Dara*, dont le nom est parvenu jusqu'à nos jours sous la forme *Dera*, et le *Sala*, qui coule encore sous les murs de la ville marocaine de Salé. Polybe les appelait *Darath* et *Salath*, d'après la forme phénicienne de ces noms.

(1) Un renseignement donné par le dernier Juba, et qui nous apprend que le fleuve Gyr, qu'on croyait alors une branche du Nil, coulait dans le pays des Massésyliens, pourrait faire croire que ces peuples habitaient encore de son temps le désert (18 de l'Ère chrét.), si l'on ne se rappelait que Juba avait emprunté les renseignements géographiques que nous lui devons, aux écrivains carthaginois antérieurs à la 3^e guerre punique.

Un autre des peuples qu'a nommés Polybe a une toute autre importance historique. Ce sont les Gétules, reconnaissables encore sous leur nom actuel de Guezoula. Salluste nous a raconté qu'ils avaient été jadis les seuls et uniques maîtres des déserts africains, et que les Pérorses et Phraourousiens étaient une de leurs tribus. En retranchant ce qu'il y a d'hypothétique dans son récit, il n'en ressort pas moins qu'à une époque peu antérieure aux temps historiques, les Pérorses et les Phraourousiens vinrent des bords de l'Atlantique, et se répandirent dans les régions orientales, tradition prouvée, d'ailleurs, par le nom de Phrourison, qu'ils laissèrent aux montagnes de Titeri, et par celui de Guezoul que porte encore, sous les Musulmans, la partie orientale du Sersou. Ce mouvement, arrêté par l'invasion en sens contraire des Massyles, reprit ensuite, comme nous le verrons, son premier courant avec une violence nouvelle.

2° PÉRIODE : D'AUGUSTE AUX ANTONINS.

Revenons maintenant dans la Numidie, où la guerre de Jugurtha, les luttes des rois numides, ses successeurs, les combats des partisans de Marius et de Sylla avaient causé mille désordres. A l'aide de ces troubles, les tribus libyennes continuaient leurs querelles intestines et souvent même pillaient les frontières de l'Empire. Pendant que les Garamantes et les Marmarides harcelaient les populations romaines de l'Est, les *Misulames*, jusqu'alors inconnus, s'établissaient sur les rivages des Syrtes, et s'y rencontraient avec des hordes *gétules*, amenées sans doute des bords de l'Atlantique par les hasards d'une vie errante. Ces deux tribus misulames et gétules se mettaient à dévaster le pays et s'attiraient les armes du proconsul Cossus.

Mais ces succès n'arrêtent pas la fougue des Barbares. Poussées par un instinct de pillage, ou plutôt par le désir de se créer un établissement dans les pays fertiles et verdoyants du Tell, les populations misulames étendent leurs parcours jusqu'aux petits déserts de la Byzacène et de la Numidie. Aidés par les *Cinithii*, restés sur la rive de la Syrte et par les Garamantes du désert, ils mettent les pays frontières à feu et à sang. Sous le commandement de Tacfarinas, partisan habile et audacieux, tantôt ils se jettent sur les contrées dépourvues de troupes, pillant et dévastant, se chargeant de butin, et tantôt, à l'approche des cohortes romaines, ils s'enfoncent dans le désert.

dont les profondeurs dérobent leurs traces à l'ennemi. Le roi des Garamantes est le compagnon de leurs courses et le receleur de leur butin. Dans la confiance du succès, Tacfarinas ose demander à l'empereur *des terres pour sa nation*, comme prix de la paix qu'il accordera à Rome. Tibère, indigné, envoie de nouvelles troupes. Tacfarinas est surpris et tué à Auzia, et ses alliés font leur soumission.

La guerre est finie, mais pour quelques années seulement. Chez ces nomades, peu soucieux de la foi des traités, toute paix n'est jamais qu'une courte trêve ; d'ailleurs, peu après, la Gaule et l'Espagne se révoltèrent contre Néron ; l'empire romain est agité par les grandes luttes des Galba, des Othon, des Vitellius et des Vespasien. Pendant ces guerres fratricides, un immense flot d'invasion, qui s'étend des confins de l'Égypte au fond de la Tingitane, jette sur le Tell romain les hordes farouches du désert. Quoique à peine indiquée par les historiens de l'Empire, rendus muets sans doute par l'amour-propre national et la crainte de déplaire aux maîtres du monde, cette invasion générale a laissé des traces profondes dans les écrits du temps, et nous pouvons l'admettre comme un des faits les plus avérés de l'histoire du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne.

Les Garamantes remuent les premiers (69). Osant prendre parti dans les querelles intestines des villes sujettes de Rome, ils soutiennent Oœla contre Tripoli, et, sous ce prétexte, ravagent les cantons voisins. Le proconsul Festus les en punit par une sévère expédition, pénètre dans la Phazanie, leur demeure, par les crêtes jusqu'alors inexplorées (*super caput saxi*) des montagnes tripolitaines, et dévaste leur territoire. — Balbus, treize ans plus tard, parcourt aussi leur pays ; mais ces défaites n'ôtent rien à la puissance des Garamantes, que Pline nous cite, peu après, comme les seuls dominateurs des régions méridionales.

Tous ces mouvements, et d'autres que nous ignorons, avaient, au temps de cet auteur, altéré profondément la physionomie du pays. Des Cisipades, peuple inconnu, sont venus s'établir sur les bords des Syrtes, dont ils ont vaincu sans doute et absorbé les antiques possesseurs. Les *Alachises*, peuple que Pline identifie aux Lotophages d'Hérodote, sont les seuls qui, dans ces régions, aient conservé leur indépendance. Quant aux *Nasamones*, il semble que ces agitations leur aient été funestes. Battus par les généraux de Domitien et affaiblis sans doute par d'autres causes plus sérieuses, ils abandonnent les Syrtes et se retirent dans l'Est, vers leurs anciennes demeures, et leurs rois, quittant la vie nomade,

vont s'établir à Magros, ville forte des montagnes de la haute Egypte (1).

L'invasion dans l'Ouest est établie sur des documents tout-à-fait positifs. Affaiblis par des guerres intestines et étrangères, l'antique nation des Maures et celle des Massésyliens s'étaient presque entièrement éteintes, et les tribus gétules, profitant de leur faiblesse, s'étaient emparées de leur pays. Parmi celles-ci, la plus puissante était les *Autololes*. Ils s'emparèrent de toutes les régions qui forment aujourd'hui le royaume de Maroc, pendant que les *Banioures*, autre peuplade de même race, envahissaient la Mauritanie centrale. Trop nombreux pour être unis, les Autololes s'étaient fractionnés, et une nation, sortie de leur sein, s'était rejetée sur les contrées méridionales voisines à la fois du grand désert et de l'Océan.

Mais, ce n'est pas dans l'Ouest seulement que les Gétules se répandent. — Pline nous apprend positivement que les Banioures envahirent le Tell, et de plus, nous le répétons, les noms du Mont-Phraouréson (Titeri), du Djebel Ghezoul (près de l'Ouancheriche), ce dernier, conservé jusqu'à nos jours, sont des preuves d'un ancien établissement permanent des Phraourousiens et des autres Gétules dans les hauts plateaux du Mar'erb central. — Ptolémée, d'ailleurs, nous apprend positivement, au II^e siècle, que la Gétulie s'étendait au sud de la Mauritanie, jusqu'aux sources de l'Ampsaga, et nous avons même vu plus haut, qu'au temps d'Auguste, des hordes Gétules, égarées jusqu'aux bords des Syrtes, s'étaient attirées, par leurs ravages, les armes du proconsul Cossus et lui avaient procuré, avec les honneurs du triomphe, le surnom de Gétulique.

Dans la Numidie, les Massyles, ruinés par les troubles sans cesse renaissants de cette période, avaient vu les empereurs disposer de leurs rois comme de simples proconsuls, et Caligula, enfin, dans sa haine jalouse, faire assassiner Ptolémée, le dernier de leurs princes. Ce fut le coup suprême porté à la puissance de cette tribu : ils perdirent toute suprématie et furent relégués au rang des peuplades qu'ils avaient jadis soumises. — Ils se retirèrent alors dans le Mont-Audon (Auras), où ils se livrèrent à la vie sédentaire.

(1) Mannert, *Géog. des États barbaresques*.

A leur place, surgirent d'autres tribus, dont les unes, antiques populations du pays, reprirent, par la ruine des enfants de Massinissa, l'indépendance qu'il leur avait enlevée. Quant aux autres, c'étaient de véritables envahisseurs, attirés du Sud par l'espoir de se partager les dépouilles des Massyli; et, ce qui le prouve, c'est qu'ils laissèrent dans le désert un grand nombre de leurs hordes, qui y continuèrent la vie Nomade. — Nous citerons, entr'autres, les *Misulames*, anciens partisans de Tacfarinas, les *Natabudes*, les *Sabarbares* et, enfin, les *Maziques*. — Ces quatre tribus dominaient, dans la Numidie, sur la rive droite de l'Ampsaga. — De l'autre côté du fleuve, se trouvaient les *Nabades*, grande tribu, voisine du désert, avec les *Banioures*, et qui demeurait au sud du Mont-Ferratus; les *Banioures*, eux-mêmes, qui occupaient les campagnes d'Alger, et, plus à l'Ouest, les *Macourèbes* (aujourd'hui Maghraoua), dans le coude que forme le Chélif à sa sortie des hauts plateaux. Les *Massesyli*, affaiblis, mais non éteints, en étaient réduits aux environs de la Tafna.

Nous voici arrivé au 1^{er} siècle. A cette époque, qui est celle des Trajan et des Antonins, la domination Romaine, en Afrique, est dans tout son éclat. Pline nous apprend que, de l'Ampsaga aux autels des Philènes, on comptait, de son temps, cinq cent seize peuplades soumises aux Romains; mais, cette soumission, sans doute, complète dans certaines régions, était, aux extrémités, bien souvent précaire; aussi, les maigres chroniqueurs des siècles suivants font-ils mention, presque à chaque règne, de grande révolte des indigènes Africains. La comparaison de Pline et de Ptolémée nous apprend même que plusieurs tribus se déplacèrent dans le court espace de temps qui sépare ces deux écrivains.

Ce fut vers l'an 140 de J.-C., que Ptolémée écrivit le long et pénible travail géographique qui a rendu son nom immortel. Mais, dans cette œuvre gigantesque, la critique moderne a relevé bien des erreurs et des contradictions; aussi, comme c'est aux noms mentionnés par ce géographe que nous pouvons rattacher le mieux ceux des tribus Berbères des temps postérieurs, il n'est pas inutile d'examiner, en quelques mots, la valeur des documents qu'il nous a laissés.

On doit l'avouer, le premier sentiment qu'inspire la lecture du géographe Alexandrin, c'est la défiance; on voit du premier coup qu'il a réuni, dans un seul tableau, cent documents d'ori-

gines et de dates diverses, et qu'il ne s'est même pas donné la peine de les critiquer et de les coordonner entr'eux. Polybe, Strabon, Méla, Pline et bien d'autres que nous ne connaissons pas, ont été mis à réquisition. Si bien, qu'on n'est pas même certain, sur le seul témoignage de son livre, que les tribus, qu'il y a nommées, existassent encore de son temps. — Dans cette indigeste compilation, nous voyons les mêmes dénominations reproduites sous diverses formes (1), les noms des cantons, des villes, des montagnes, des fleuves, reparaître, ensuite, comme noms de tribus (2). D'autres fois encore, ces appellations

(1) Ouerrouès,	Ouerbikes.
Bakouates,	Ouakouates.
Makkhourèbes,	Makkoures, Maccoures, Ouamacoures.
Sababoures,	Soubourboures.
Maziques,	Masikes.
Stakires,	Stachires, Astacoures.
Mimakes,	Samamykiens.
Arokkes,	Asarakes, Siragges.
Midènes,	Miédiens
Nyebènes,	Nycpiens.
Makhynes,	Mykènes, Moukounes.
Zygris,	Zyges.
Eropées,	Erèbides.
Pérorses,	Phaourousiens, Phraourousiens.
Makes,	Makhousiens.
Tolotes,	Teladousiens.
Ketama,	Kedamousiens.
Maures,	Maurensiens, Maurousiens.

Parmi ces diverses formes d'un même nom, le plus grand nombre provient, on le voit, du peu d'importance des voyelles et même des consonnes faibles dans la langue Berbère, et, d'autres, de l'analogie de certaines consonnes faibles avec certaines consonnes dures ou aspirées. Quant à la terminaison *ousiens* (*ousoi*), Mannert, à propos du mot *Maurousiens*, prétend que c'est une forme grecque, ce qui est contestable; mais, ce qui est certain, c'est qu'elle n'appartient pas au radical.

J'ai aussi rapproché les *Mimakes* des *Samamykes*, les *Arokkes* des *Asarakes* et des *Siragges*; un peu plus loin, j'identifierai aussi les *Babares* aux *Sababares*. — La philologie nous apprendra plus tard, sans aucun doute, quel rôle jouait cette particule *s*, *as*, *sa* dans les mots berbères; mais, cette réunion d'exemples prouve, jusqu'à l'évidence, qu'elle ne faisait pas partie non plus de la racine des noms.

(2) Villes: Volubilis,	Ousloubiliens.
Herpis,	Herpéditans.
Syr,	Sôres.
Zygris,	Zygrites.
Khettéa,	Khattamiens.

ne sont que des expressions Grecques (1). Malgré ces défauts, cependant, qui doivent nous engager à nous servir de Ptolémée avec précaution, les listes qu'il a dressées sont précieuses à plus d'un titre et surtout par les documents importants qu'elles renferment, et que nous chercherions vainement chez les autres écrivains de l'antiquité. Nos remarques, d'ailleurs, ne s'appliquent pas à l'œuvre toute entière de cet auteur. — On peut, par exemple, ajouter une grande foi au tableau qu'il nous a laissé des régions Orientales, souvent et depuis longtemps explorées par les caravanes Grecques et Egyptiennes, outre qu'elles étaient voisines d'Alexandrie, patrie et séjour de Ptolémée lui-même. — La Mauritanie centrale était aussi bien connue : Rome y avait fondé de puissantes colonies et la géographie en était à peu près certaine ; mais, sur la Tingitane, où s'élevaient à peine quelques villes Latines, on avait peu de renseignements. — C'était pis encore, pour les déserts Occidentaux, dont on ne connaissait

Zygis,	Zyges.
Cirta,	Cirtésiens.

Les noms qui précèdent sont moins des noms de tribus que des dénominations administratives. — Les suivants paraissent avoir été inventées, d'après les dénominations des fleuves ou monts voisins, par les historiens et géographes Latins et Grecs. — La faute, d'ailleurs, n'en est pas au seul Ptolémée. On peut faire ces reproches à Hannon et (qui le croirait ?), à l'exact et judicieux Polybe.

Cantons : Plaine	Metagonitique,	Metagonites.
Promontoires :	Sohentia,	Sohentiens.
Montagnes :	Aroualton,	Taroualtes (a).
	Dourdon,	Dryites.
	Mandron,	Mandors.
	Thala,	Thales.
	Kinnaba,	Enabases.
	Mampsar,	Mampsares.
	Ousaleton,	Ouzales.
	Aragga,	Arogges.
Fleuves :	Dara,	Darades, Dares, Daratites.
	Nigir,	Ethiopiens Nigriles.
	Sala,	Salinsiens.
Lac :	Nouba,	Noubes.

(a) Nous ajouterons aux observations de la note précédente, que le *T*, marque ordinaire du féminin berbère, est parfois employé à d'autres formations.

(1) Libyarques, Ethiopiens rouges.
 Leucœthiopiens, Metagonites.
 Mélando Cétules.

qu'un petit nombre de faits, recueillis, çà et là, dans leurs expéditions, par certains généraux Romains, ou, dans les caravanes, par certains marchands plus audacieux qu'érudits et peu soucieux, d'ailleurs, de l'exactitude géographique.

C'est sous le bénéfice de ces réserves que nous allons interroger les listes de Ptolémée.

RÉGION DE L'EST.

Si nous comparons la nomenclature des tribus, que nous devons à Hérodote à celle de Ptolémée, nous reconnaissons que, des peuplades qui existaient dans l'Est, cinq siècles avant l'ère chrétienne, il ne restait plus, 140 ans après J.-C., que les Auskhyses, demeurés à peu près dans leur antique patrie, à l'entour de Cyrène; les Augyles, dans leur oasis (Audjela); les Adyrmachides, aux confins de l'Égypte, et les Nasammones, réduits, comme nous l'avons vu, aux montagnes de Magros. Plus à l'Ouest, les Makkes, si puissants aux temps d'Hannibal, qu'on comprenait sous leur nom, tous les contingents armés des Syrtes, étaient confinés, maintenant, près des autels des Philènes. — Les Lotophages étaient devenus une faible peuplade. — Les Zaouèkes et les Zygantes avaient disparu de la liste de Ptolémée et n'avaient plus, en effet, d'existence politique, englobés qu'ils étaient dans l'ancienne Carthaginoise, couverte de villes, de hameaux et de fermes. Mais, à la chute de Carthage, ils existaient encore en corps de tribus, puisqu'à cette époque les Romains donnèrent à leur pays le nom de Zeugitane. Nous les reverrons, d'ailleurs, quand Rome, réduite à ce coin de terre, aura même à le disputer aux Indigènes insurgés. — Les Garamantes avaient aussi conservé leur antique puissance et leur première demeure; mais, défaits plusieurs fois par les Romains, ils avaient fini par céder à la force de l'Empire. On les vit même guider, une fois, les razzias d'un proconsul (Julius Maternus), dans les régions brûlées où s'étaient réfugiés les noirs. — Le reste des tribus d'Hérodote avait disparu au milieu des guerres et des invasions.

Parmi les nations dont Ptolémée nous a donné, pour la première fois, la nomenclature, nous citerons, en premier lieu, les *Libyariques*, dont le nom, qui est complètement Grec, nous apprend qu'ils tenaient sous leur domination les tribus environnantes. Leur appellation indigène ne nous est pas parvenue, mais il est

probable que c'étaient là les fameux *Marmarides*, éternels pillards de la Cyrénaïque et de l'Égypte, toujours battus, jamais soumis, se tenant toujours en armes, prêts à harceler sans relâche les frontières Romaines. — En effet, quoiqu'ils aient été, certainement, les plus puissants peuples de cette époque, et que Ptolémée donne à cette région le nom de Marmarique, il ne les cite pas eux-mêmes sous le nom de *Marmarides*, ce qui ne peut s'expliquer que s'il les a désignés sous un autre nom. — Nous les reverrons plus tard, puissants et redoutés.

Près d'eux, demeuraient les *Aracaucèles*, que Pline avait déjà nommés, les *Obèles*, les *Sentites* et les *Anérites*, qui nous représentent, les premiers, les *Heragha* et les *Ouacel*, les autres, les *Bel*, les *Satat* et les *Andara* des temps modernes. Ces dernières tribus, quoique d'origines diverses, comptaient, au siècle de Mahomet, dans la grande confédération des *Houara* (1). Quant au nom des *Houara* lui-même, on ne le voit pas paraître dans Ptolémée, du moins, comme nom de tribus; mais, il était, néanmoins, connu du temps de cet auteur, comme il le prouve lui-même, quand il cite ces villes ou hameaux qu'on nommait *Aggar*, *Aggarsel*, *Aggar-Sel-Nepte*, *Naraggara*, au Sud de la Byzacène. Et que cette étymologie ne paraisse pas téméraire: c'est au meilleur des historiens Musulmans de l'Afrique que nous l'empruntons: « Parmi les tribus *Houarides*, dit Ben Khaldoun, il s'en trouva » une qui traversa les sables jusqu'au désert et s'établit à côté » des *Lamta*. . . . On reconnaît l'origine de cette peuplade au nom » qu'elle porte, et qui est une altération du mot *Houara*; car, ayant » changé le *ou* de ce mot en une espèce de *k*, dont le son est » intermédiaire du *k* doux et du *k* guttural, ils en ont formé le nom » *Heggar* (2). » — « Chez les Beni Abbès, dit aussi M. le colonel » Hanoteau, dans sa remarquable grammaire kabile, lorsque deux

(1) « Les tribus sorties de la souche de *Houara*, dit Ben Khaldoun, » sont très-nombreuses et l'on comprend même sous ce nom la plupart » de celles qui tirent leur origine d'Aurigh, père de *Houar*. . . Plusieurs » tribus descendues d'Addas, fils de *Zahhik*, descendant de *Bernès*, sont » comptées aussi parmi les *Houara*. » (Ben-Kh., I, p. 475 et 476.)

Nous voyons, dans le même auteur, que les *Bel* descendaient de *Calden*, fils d'Aurigh; les *Salat* et les *Ouacel*, de *Meld*, aussi fils d'Aurigh; les *Hragha* et les *Andara*, d'Addas, fils de *Zahhik*.

(2) B. Khaldoun, t. I, p. 276.

» sons ou se rencontrent, l'un d'eux et quelquefois tous les deux
» se changent ordinairement en *g*. »

Plus loin, dans l'Est, demeuraient les *Zyges*, fraction sans doute des Zouagha. — Dans l'Ouest, près du mont *Ousaleton*, qui domine la Djeloula actuelle, vivaient les *Uzales*, que M. le baron de Slane a retrouvés dans les *Beni Oucelat* de nos jours.

H. TAUXIER.

(A suivre).

